

Article paru dans l'édition du 30 avril 2007.

« Je veux vivre sans peur »

par Esther Benbassa, universitaire, prix Seligmann 2007 contre le racisme, l'injustice et l'intolérance.

Nicolas Sarkozy me fait peur. J'adhère à certaines de ses idées sur la discrimination positive, le vote des étrangers aux municipales, etc. Mais en même temps, en tant qu'intellectuelle, en tant que personne concernée par la diversité aussi bien culturelle, ethnique que sexuelle, et bataillant pour elle, je me demande comment on peut encore parler d'une identité nationale. Un ministère chargé de l'immigration, ou mieux, de l'intégration, ne serait pas la pire des choses s'il devait faciliter les démarches des intéressés. Mais c'est l'attelage immigration et identité nationale qui pose un réel problème.

La France serait-elle divisée entre immigrés et autochtones ? On connaît les dérives auxquelles peut conduire une telle conception de la société, prompte à diviser plutôt qu'à rassembler, surtout quand le chômage reste élevé et que, dans ce contexte, il est tentant d'attribuer tous les maux aux étrangers, ou à ceux supposés l'être même lorsqu'ils sont français depuis plusieurs générations. Quelle concession démagogique de la part de M. Sarkozy ! C'est risquer de flatter les penchants les plus vils que de brandir cette fameuse identité nationale. Pour ramasser les voix des électeurs de Jean-Marie Le Pen, il est allé trop loin, nous rappelant les heures noires du passé de notre pays.

Nous sommes à une époque où les identités nationales se dissolvent naturellement, tant elles sont mêlées, métissées, riches de leur multiplicité, et infiniment fluides. La spécificité, toujours mouvante, des nations est une chose, l'identité nationale, concept figé, en est une autre. À défaut de programme précis pour améliorer la condition des Français les plus démunis, on donne du national, l'arbre qui cachera la forêt.

Et que dire de la pédophilie qui serait innée et du suicide quasi congénital ? Notre cher candidat a le goût de la simplification, si elle peut calmer les craintes qui travaillent la société. L'inné nous empêche de construire l'avenir, traînant derrière soi un patrimoine indépassable. Demain, débarrasserons-nous notre société, enfin « propre », de ces scories non récupérables ? Au lieu de chercher à soigner, on enfermerait dans la souffrance et les déviances ? On voit d'ici le tableau qui s'esquisse d'une France double : d'un côté ceux qui naissent avec un bon bagage « inné », y compris un riche patrimoine mobilier et immobilier, et de l'autre, les malades, les pauvres, les chômeurs, de surcroît affectés de tares génétiques. Pourquoi ne pas envisager à terme un tri ethnique, racial, économique ?

Je rêve d'une société solidaire, non d'assistanat, d'une société qui regarde l'avenir avec plus de sérénité et moins d'agressivité. Oui, d'une société responsable, où penser et transmettre ne sont pas des délits, y compris lorsqu'on ne pense pas comme le voudraient les pouvoirs en place. La liberté commence là. Liberté des médias, des enseignants, des intellectuels et de tous les acteurs de la société, hommes et femmes, jeunes et anciens. Pour cela, nous sommes tous prêts à faire des efforts. Y compris à servir la personne qui nous donnerait confiance en nous, pas celle qui envisage de nous écraser sous sa botte pendant cinq ans.

Continuons surtout à nous demander, jusque dans l'isolement, pourquoi il nous fait si peur.

Esther Benbassa est l'auteur de *La Souffrance comme identité* (Fayard, 2007).